



Amalia Cubillo Valdés est née à Madrid le 10 novembre 1904, l'avant-dernière d'une famille nombreuse de neuf enfants. Elle fit ses études au collège des Sacrés-Cœurs de Fuencarral. La vie de collégienne l'enchantait. Elle était brillante dans ses études, par contre elle n'arrivait jamais à obtenir une bonne note en conduite parce qu'elle manquait facilement au règlement. Vivante, dynamique, elle était heureuse avec ses compagnes et prenait beaucoup de plaisir en classe.

Elle avait environ 11 ans quand le Père Mateo Crawley, ss.cc. vint en Espagne. Il a fondé dans ce même collège de Fuencarral le « Secrétariat du Sacré-Cœur et de l'Adoration nocturne ». Pour cette raison, il venait souvent au collège et prêchait des retraites aux membres du Secrétariat et aux anciennes élèves.

Amalia et son amie intime Paz Rodrigañez obtinrent la permission d'aller l'écouter tout au fond de la crypte où il donnait ses causeries. Toutes les deux étaient recueillies quand le Père leur dit, avec son accent chilien : « Que ces deux petites fleurs de Jésus s'approchent un peu plus... ». Amalia est tombée à jamais amoureuse du Cœur de Jésus et n'avait plus qu'un désir : se donner à Lui !

En 1925, Amalia entra au noviciat de Paris. Elle était la première élève du collège à entrer comme religieuse dans la Congrégation et sera suivie de beaucoup d'autres, notamment, l'année suivante, sa sœur María Concepción. Pendant son postulat, elle eut la douleur de perdre son père.

En 1927, elle revenait professe de Paris au Collège de Madrid. Elle fut choisie pour aider Mère Claire Thérèse comme seconde maîtresse de pensionnat. Tout de suite, elle sut enthousiasmer les élèves en son amour pour Jésus.

En 1931, on établit la République. Très vite alors, l'enseignement religieux est interdit dans les collèges. A ce moment, les supérieures se rendirent compte qu'aucune des religieuses qui travaillaient dans nos collèges n'avaient de diplômes académiques. On décida alors d'envoyer quatre jeunes, et parmi elles Amalia, à étudier à l'Université de Zaragosse pour obtenir une licence. Cette ville fut choisie parce que plus tranquille que Madrid. Elles s'installèrent dans une chambre de la rue du Coso, et s'habillaient civilement à cause de la persécution.

Une fois obtenue la licence en philosophie et lettres, elles étaient heureuses de pouvoir enseigner au « Lycée de la Paix », le collège de Fuencarral, qui avait cependant l'entrée dans une autre rue, San Andrés et la directrice vêtue en civil... mais le 8 juillet 1936 la révolution communiste éclata et se fut la guerre civile !

A cette date, Amalia était à El Escorial. Cette maison dépendait de Fuencarral et était en été une résidence où des groupes de sœurs venaient s'y reposer. Toutes les communications avec Madrid furent interrompues et au loin, les sœurs pouvaient voir les flammes et les fumées épaisses... des centaines d'édifices brûlaient dans la capitale. Les jours passaient dans la peur de subir un assaut et d'être sans nouvelles de la communauté de Fuencarral. El Escorial devint le quartier général des communistes... Les Frères ss.cc. du Séminaire de San José montaient en cachette pour célébrer l'Eucharistie et nous donner courage. Le 1^{er} août, un groupe de miliciens attaqua la maison. Les sœurs purent cacher le très saint Sacrement mais toute la chapelle fut détruite. Amalia, au milieu de ce chaos, s'empara de la statue de la Vierge de la Paix et, avec elle dans les bras, demanda au chef l'autorisation de l'emporter. On le lui permit et pendant toute la guerre elle la garda avec elle. Pendant ce temps, l'économe, entre deux miliciens le fusil en main, fut obligée de les accompagner dans toute la maison et de supporter la fouille de toutes les pièces. Ils réunirent les plus jeunes dans une salle, en les encourageants à se lancer dans la vie et à en profiter. Ils les

Tout pour le Royaume

ont enfermées avec eux en criant : « Vive l'amour libre ». Amalia racontait qu'elles étaient prêtes à se jeter par la fenêtre plutôt que de tomber entre leurs mains.

Elles passèrent une nuit d'angoisse avec les miliciens dans la maison et elles enfermées dans le dortoir. Le jour suivant, trompant la vigilance des gardiens, elles sortirent par le jardin et avertirent des amies qui vinrent les chercher. Peu à peu, avec l'autorisation des miliciens, elles commencèrent à s'en aller en disant adieu avec beaucoup de peine à cette maison. Les frères leur procurèrent des sauf-conduits et elles purent arriver en autocar jusqu'à Madrid. On les obligea à passer plusieurs contrôles, à chaque par on les arrêtait pour les fouiller et inspecter le car.

La capitale présentait un aspect désolant. Personne dans les rues : Des patrouilles de miliciens se dirigeaient vers leurs postes. Mortes de peur, les sœurs se dispersèrent pour aller dans les maisons qui leur avait été désignées. Fuencarral était fermé. Amalia, avec María Natividad Bobo, alla à Claudio Coello 8, domicile de sa mère. En les voyant, le concierge fut très surpris, il n'osait pas parler. A la fin il leur dit que sa mère et sa sœur Margarita s'étaient enfuites pendant que les miliciens fouillaient tous les étages... Il leur donna la clé de la maison qui était déserte ! Elles ne savaient que faire... Elles parvinrent à avoir le téléphone de la pension où elles s'étaient réfugiées.

Le jour suivant, elles purent enfin être réunies dans cette même pension, mais là aussi il y eut des fouilles et les miliciens arrêtèrent deux religieux augustins si bien que les deux religieuses retournèrent à Claudio Coello. Amalia est restée là jusqu'en décembre 1936. Elle communiquait par téléphone ou par des visites avec sa supérieure, Mère Rosa Alba, qui était installée dans un appartement arborant le drapeau péruvien aussi jouissait-elle d'une sécurité relative. On fit venir María Natividad avec elle, quant à María Concepción, elle se réfugia chez sa mère. Ce furent des mois difficiles. Sa famille était poursuivie, spécialement son beau-frère Cirilo Tornos, car il était partisan de la monarchie. On fouilla beaucoup pour le repérer, comme ils ne le trouvaient pas, ils arrêtèrent sa femme María qui s'était réfugiée à Claudio Coello avec ses onze enfants. Ici, une anecdote qui montre le caractère d'Amalia. L'Ambassadeur de Norvège était prêt à les recevoir dans son ambassade mais il fallait traverser Madrid pour y arriver... Amalia s'habilla en milicienne communiste, avec des vêtements sales, les cheveux en désordre et accompagnée de son beau-frère, à pied dans les rues de la capitale, bras dessus, bras dessous, bien serrés l'un contre l'autre comme s'ils étaient fiancés, mais tremblant de peur d'être découverts, ils arrivèrent sains et saufs. D'autres aventures lui arrivèrent avec les frères. Elle chercha un refuge pour les Pères José et Gregorio et les accompagna. D'autre part, elle allait rendre visite à nos frères dans leurs cachettes pour pouvoir communier et se confesser.

Dans sa famille les frayeurs continuaient. Sa sœur Margarita fut arrêtée et emmenée à la prison des Ventas où elle y resta trois ans. Son frère Javier fut assassiné à Paracuellos de Jarama. Treize de nos frères ss.cc. furent fusillés pour le seul fait d'être religieux. Entre temps, la guerre civile continuait, on combattait vaillamment sur les deux fronts en souffrant la faim et les craintes.

Finalement, Monsieur Villar, un père d'élève de Fuencarral obtint un refuge pour elle à l'ambassade de Norvège où il y avait aussi plusieurs Pères des ss.cc. et sa sœur María. Des centaines de réfugiés se trouvaient là, on avait à peine de la place pour bouger. La vie était triste, sans même un moment de solitude pour prier. Elle y resta six mois, jusqu'à ce qu'on puisse organiser une expédition à Valence afin d'embarquer pour la France. La sortie était risquée mais Amalia et sa sœur s'inscrivirent...

A Valence, elles se sont réfugiées chez des amis ou dans des pensions. Un jour elles remarquèrent qu'elles étaient suivies. C'était le 4 août 1937. Le matin, elle avaient eu la joie de communier... Amalia pressentant le danger qui la menaçait s'abandonna à la volonté de Dieu et s'offrit, angoissée, disant : « Exil, prison et mort, quoique tout cela me coûte, je l'accepte, donne-moi en échange la grâce de t'aimer de plus

en plus ». A peine avaient-elles terminé de déjeuner que la police vint les chercher ! Ils les emmenèrent à la Direction de Sécurité.

Je laisse à Amalia le soin de raconter elle-même son séjour en prison : « Mon cachot mesurait 2,50m sur 1,50m environ. Il n'y avait aucune fenêtre, seulement un judas à la porte. C'était complètement obscur, au fond un banc en ciment qui servait de lit. A me sentir enfermée, sous les verrous, tout mon être s'est rebellé. Perdre la liberté ! Combien de temps vont-ils me laisser enfermée ? Ils vont me libérer ou bien me fusiller ? Mon Dieu sauvez-moi ! Je suis restée dans les cachots de la Direction de Sécurité presque un mois ! Je priais continuellement, je demandais à la Sainte Vierge de ma préserver d'un mal encore pire. Je pensais à la Bonne Mère qui avait été prisonnière elle aussi. Quelquefois, pour chasser l'angoisse, je chantais... Antonio Escofet, frère de María Berchmans, était prisonnier lui aussi, c'était mon voisin de cachot. Comprenant peut-être ma solitude, il sifflait des chansons du collège : des chants de Noël et des motets... Nous avions droit à un repas par jour, un casse-croûte et une tranche de melon. Peu m'importait, certains jours je n'y touchait même pas, par pure répugnance... Une nuit, vers minuit, au moment où je ne m'y attendais pas du tout, mais j'étais réveillée car je n'arrivais pas à dormir, j'entends glisser les verrous de ma porte et tout à coup, entre un inspecteur de police : Effrayée, j'ai attendu pour voir ce qu'il voulait, qu'elle ne fut pas ma surprise quand, d'un ton affectueux, il commence à s'intéresser à moi ! Mais il s'est pas arrêté là, outrepassant son pouvoir, il a commencé à vouloir me caresser... J'ai résisté violemment, mais il insistait avec force et en m'embrassant il me disait toutes sortes de paroles d'amour. Plus je luttai pour l'éloigner de moi et plus il insistait. Je le repoussais à coup de poings, mais il m'embrassait encore. J'étais atterrée, je me voyais seule et sans défense devant cet homme méchant et dégénéré. Je tombais sur le banc sous son harcèlement. Ainsi passaient les heures, jusqu'à l'aube, et je restais sans forces, pleurant et priant... Je ne savais pas ce qui m'arrivait, je me sentais pêcheuse, je demandais pardon à Dieu et le suppliais de me libérer de cet homme. Mais ce même inspecteur revenait chaque nuit et les mêmes scènes recommençaient. Quelquefois il me disait avec sarcasme : « N'aies pas peur, dans la cour, c'est moi qui fait la garde »... et de nouveau la lutte recommençait ! Il me saisissait et moi je résistais devant ces baisers, je le repoussais de toutes mes forces. « Tu es formidable », me disait-il et beaucoup d'autres choses... J'étais dans un état psychique vraiment spécial. Je n'étais même plus maîtresse de moi. Le Cœur de Jésus me sauvait chaque nuit. Il m'a sauvé et m'a empêché d'être violée... ».

Amalia a supporté ces angoisses jusqu'à ce qu'on l'ait emmenée devant la justice et ensuite à la prison des femmes de Pechina. Là, elle était dans un dortoir commun, les matelas au sol et toutes sortes de petites bêtes qui couraient de tous les côtés. Le lendemain matin, elle découvrit que sa sœur María faisait partie des recluses ! Ce fut une grande consolation. Elle se lia d'amitié avec plusieurs prisonnières dont une ancienne élève du Sacré-Cœur, María Luz. Cette nouvelle amie avait un frère parmi les milices rouges, qui lui apportait des colis de nourriture. Un jour, à la demande de sa sœur, il lui apporta une petite boîte d'hosties consacrées. Amalia fut chargée de la garder sous sa blouse. Le matin ; on communiait. La nuit, on se levait quand tout le monde dormait et à genoux, on faisait l'adoration.

La majorité des prisonnières étaient des politiciennes mais il y avait aussi des prisonnières du peuple, qui provoquèrent une émeute. Ce furent des moments terribles. Les jours passaient lentement... Certaines nuits les portes du dortoir s'ouvraient et on emmenait quelque prisonnière pour la fusiller. Amalia méditait sur la Passion : Jésus prisonnier, giflé, crucifié...

Ainsi, plusieurs mois passèrent jusqu'au 11 novembre, jour où par l'intermédiaire d'un avocat, ami de son beau-frère Cirilo, on les mit en liberté provisoire, elle et sa sœur María. Alors, elles trouvèrent refuge à « l'Alliance française ». C'était un Collège converti en refuge, protégé par le drapeau français, où venaient les personnes poursuivies par le gouvernement. Pendant qu'elles étaient là, on les a citées pour le jugement, mais leur avocat leur a conseillé de ne pas se présenter. Elles furent condamnées, pour être contre le

Tout pour le Royaume

gouvernement, à 15 ans de prison et à payer une forte indemnité. On les déclara « rebelles ». La seule solution était de rester enfermées à l'Alliance.

De l'Ambassade française on organisait des expéditions pour la France et peu à peu les réfugiés passaient la frontière. C'était très risqué parce qu'il fallait se munir de faux passeports, certains furent découverts et emmenés en prison. Malgré cela, Amalia et sa sœur s'inscrivirent pour partir avec la première expédition. Ce fut leur dernière aventure de l'époque rouge. Elle allait, abandonnée à la volonté de Dieu, répétant son nom et sa situation fausse. Quatre fois on examina son passeport en regardant bien sa figure. Enfin, le bateau appuyé à la rampe, Amalia pria avec ferveur le Magnificat, avant de quitter l'Espagne. A Marseille, elle dit au revoir à sa sœur et prit le train pour Paris. Mère Benjamine, la Supérieure générale, et toute la communauté la reçurent avec beaucoup d'affection. Quelle paix ! Quel bonheur après tant d'angoisses !

Elle resta à Picpus du 15 janvier au 24 septembre. A cette date, nommée supérieure pour la première fois, elle partit avec un groupe de sœurs réfugiées pour Fuenterrabía, petite ville de la zone nationale. Il semblait que la guerre allait se terminer et Mère Benjamine pensait qu'il serait bon qu'elles rentrent en Espagne pour être plus près quand Madrid tomberait au pouvoir des nationalistes. Ce voyage fut une apothéose : douze sœurs, trente paquets et 25 pesetas !

Elles passèrent plusieurs mois à Fuenterrabía, et pour pouvoir survivre elles faisaient la classe à des enfants réfugiés comme elles, et prirent même quelques internes. Les mois passés là furent heureux pour Amalia et sa communauté. Elles étaient en Espagne, elles avaient leur chapelle, elles pouvaient mener leur vie religieuse.

Le 27 mars, se répandit la nouvelle que la capitale s'était rendue. Alors, Amalia ayant réussi à se procurer un sauf-conduit, entra à Madrid avec beaucoup d'émotion. La maison avait été complètement dévalisée et la chapelle était devenue une salle à manger, sans autel ni statue. Les dortoirs étaient vides, sans lits. Et dans la cuisine, à la place des communistes s'était installée « l'Aide Sociale ». Jusqu'à leur départ, en juin, nous n'avons pu nettoyer la maison, ni y remettre de l'ordre, afin de pouvoir commencer les classes en octobre.

Les premières années après la guerre furent difficiles. Le collège se remplit d'élèves mais nous devions remettre tout le mobilier. Amalia travailla durement, et peu à peu les locaux devinrent propres. Elle s'est également occupée de la maison de El Escorial qui avait été entre les mains des Brigades Internationales. De nombreuses jeunes demandaient à entrer dans la Congrégation. La Mère Générale permit l'ouverture du Noviciat de El Escorial. Et le 22 août 1942 eut lieu la première prise d'habit : 22 jeunes.



Fuencarral à la fin de la guerre civile

En 1949, fut créée la Province d'Espagne. Amalia fut nommée Provinciale. Elle avait de plus en plus de travail, mais jamais elle n'était fatiguée. Elle obtint pour la Congrégation, dans les montagnes aux environs de Madrid, une propriété, héritage de sa famille. Cette maison devint un lieu de repos pour les sœurs de Fuencarral. Plus tard, elle fonda « Regina Pacis », une résidence universitaire qui très vite se remplit de jeunes étudiantes. On la destina aussi aux Sœurs qui faisaient des études.

Et d'autres fondations suivirent. Barcelone ouvrait son collège en 1954 après bien des ennuis pour acquérir la propriété qui valait neuf millions (de pesetas). La Province avait seulement un demi million... Amalia passa la nuit en prière demandant son aide au Sacré Cœur. Le lendemain matin, le Directeur de la

Tout pour le Royaume

Banque de Vizcaya de Madrid, Don Luis Roy, ami de la Congrégation, compatissant et ému, fit déposer sur le c/c de la Province quatre millions et demi, la somme nécessaire qu'il fallait obligatoirement payer ce même jour pour pouvoir signer l'acte d'achat !

Plus tard, elle obtint la direction d'un « Foyer d'Aide social » de bienfaisance qui accueillait des enfants abandonnés, sans famille, filles de forçats, de prostitués, etc... Elle envoya aussi quelques sœurs à la garderie des enfants pauvres de la paroisse de Sarria.

La fondation suivant fut Chamartin, Madrid. On acheta une propriété pour un grand collège. Enfin, avant de terminer son mandat de Provinciale, en décembre 1959, Amalia acquit la maison de Salamanca pour fonder une école apostolique et ouvrit une école rurale à Argomilla de Cayón. Dans un faubourg pauvre de Madrid, le quartier de Usera, elle ouvrit une école.

En janvier 1960, elle fut destinée au collège de Barcelone comme Supérieure. Elle continua à travailler sans repos, successivement à Rome, au collège Henriette Aymer de Madrid et à Jerez. En 1971, elle n'est plus supérieure, elle passa alors deux ans à Torrelavega, puis revint à Barcelone comme Directrice de l'Ecole de Tourisme. En 1980, elle arriva à Madrid, naturellement « à la retraite »... et je dis cela parce qu'elle continua à travailler, et en plus à soigner sa sœur Margarita, très malade. Elle s'inscrivit à l'Hôpital des Frères de Saint Jean de Dieu pour faire des travaux de couture pour les personnes hospitalisées, elle y allait plusieurs fois par semaine. Elle rendait également visite aux malades de la Caritas. Quelques-uns vivaient dans des quartiers très éloignés, elle devait prendre jusqu'à quatre types de transport pour y arriver : autobus, métro, train... « Œil vif et pied léger » comme disait Jeanne, notre Supérieure générale, elle allait rapide dans les rues de Madrid pour soigner ses amis les plus chéris : les pauvres et les abandonnés.

Ses dernières années aussi furent fécondes. On lui demanda de s'occuper de la Bibliothèque récréative du Paraíso. Elle se consacra à cela avec le même enthousiasme qu'elle mettait en tout. Elle cherchait les livres qui pouvaient aider au mieux les différents âges. Les grandes élèves allaient parler avec elle et lui confiaient leurs illusions, leurs désirs... Elle continua à rendre visite aux malades jusqu'à l'épuisement de ses forces. Alors, ses supérieures lui interdirent de sortir seule. Amalia se donna à sa vie de prière qui devint de plus en plus simple et confiante, comme l'enfant qui s'abandonne entre les bras de son Père.

Les sœurs du Paraíso s'étonnaient de son ouverture aux changements, de sa grande liberté d'esprit, de son intégration pleine et active dans la vie de la communauté en disponibilité totale, de son grand détachement et de sa générosité comme pauvre de Yahvé...

Après plusieurs mois de faiblesse physique progressive, Amalia fit son dernier voyage à la Maison du Père à l'aube du 10 février 2001. Elle avait 96 ans. Elle s'en alla en un instant, sans agonie, en pleine lucidité, confiante dans le Seigneur qu'elle avait tant aimé !

Son départ fut cause d'une grande douleur, unie à une intense action de grâces pour sa vie toute donnée au service des Sacrés-Cœurs.

CONTEMPLER

Amalia, femme pleine de vitalité, ardente, dynamique, a été une âme profondément contemplative. Elle eut un immense amour pour le Cœur de Jésus depuis son enfance. Elle était encore au collège quand on lui permit, à elle et à son amie Paz, de parler ensemble pendant la récréation, des secrets du Roi, comme elles disaient. Pendant la révolution et les persécutions, elle pria toujours confiante. En prison, quand elle eut le privilège d'avoir le Saint Sacrement avec elle, elle se maintenait sans cesse en sa présence. Toutes les nuits, quand les autres prisonnières dormaient, elle à genoux auprès de sa paillasse faisait l'adoration. De cette époque date une prière qu'elle répétait toujours avec émotion :

« Tu es venu, Jésus, dans ma prison,
Et avec moi tu as demeuré nuit et jour,
Et si douce et si forte fut l'union
Que Toi, non moi, tu fus celui qui en moi vivait.
Comment payer en retour une si ineffable étreinte ?
Que ne ferai-je moi pour te conserver en moi ?
Arraches-moi la vie, mais jamais de ton côté
Pour moi, tout est léger sauf Te perdre Toi ! »

Durant toute sa vie, si intense : provinciale, fondatrice, supérieure, directrice, elle s'est maintenue toujours fidèle à ses adorations. Je l'ai vue, après un long voyage, exténuée, rester en prière devant le Seigneur...

Enrique Moreno qui fut son directeur spirituel pendant les dernières années de sa vie, donne ce témoignage : « J'ai eu avec Amalia une belle communication durant ses dernières années, ce qui me permis de connaître quelque chose de très intime de son intérieur, tel qu'elle-même l'expérimentait et le méditait en ces moments de sa longue vie.

A plusieurs occasions nous avons pu parler tête à tête de sa recherche incessante de Dieu le Père qu'elle aimait toujours en la personne de Jésus. Et en beaucoup d'autres occasions la correspondance périodique servit pour nous maintenir en contact très fraternellement. Elle me disait, avec une admirable simplicité, qu'elle me remerciait pour ces moments. Je ne sais si je suis arrivé à la convaincre suffisamment de que c'était moi qui la remerciait de ce cadeau qu'elle me faisait d'être son confident... je peux témoigner que, dans cette femme qui, peut-être dans un autre temps, aurait été l'image de ces fortes autorités d'autrefois, était profondément enraciné un petit enfant, une petite fille, qui essayait seulement de balbutier l'Amour, souffrant et jouissant à la fois, obsessive et affectueuse. Son exemple de pauvreté d'esprit évangélique, de cœur pauvre restera toujours dans mon cœur comme une inestimable leçon.

Quelquefois, nous avons prié ensemble le psaume 131 qui l'interprétait en son désir le plus profond : « Seigneur, je n'ai pas le cœur fier ni le regard ambitieux ; je ne poursuis ni grands desseins, ni merveilles qui me dépassent. Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse, mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant dans les bras de sa mère ».

Jeanne Cadiou donne ce témoignage : « Elle me disait souvent qu'elle avait beaucoup changé depuis le temps de sa jeunesse. Avec le temps elle était devenue plus simple dans ses relations avec les gens et surtout avec Dieu, que toujours elle avait été très heureuse dans la Congrégation. Amalia a tout donné au service des Sacrés-Cœurs : sa jeunesse et ses nombreuses années, sa vitalité exceptionnelle jusqu'à la fin, son bon sens, sa culture dont elle ne faisait jamais étalage. Sa grande intelligence toujours employée avec

mesure, son amour pour Dieu qui l'a portée à certaines folies pour le Royaume, comme elle disait elle-même ».

Elle s'identifia complètement avec le Père Jean d'Elbée et le chemin d'enfance spirituelle de Thérèse de Lisieux qu'il enseignait. Amalia avait toujours la vie de la sainte sur sa table de travail. Souvent, elle me parlait de ses désirs de récupérer cette condition d'enfants, mettant toute sa confiance en Dieu, son Père. « Je veux m'abandonner dans ses bras, me préoccuper moins de mes efforts... Lui me donnera toujours sa grâce ».

D'autre fois, le thème de nos conversations tournait autour de la lecture de l'Évangile. En le lisant, elle me confiait : « Je me sens tout près de Lui, il me semble L'entendre et j'expérimente très fort que Lui seul remplit ma vie. Les paroles de l'Évangile me font voir clairement Jésus et son entourage. Dans la prière et tout au long du jour je garde les paroles de Jésus, mon cœur brûle en désirant vivre totalement en sa présence et non dans mon bien-être et mes goûts ».

Les scènes de Jésus à Béthanie avec ses amis Lazare, Marthe et Marie l'enchantèrent tout spécialement. Elle me disait, enthousiasmée : « Je veux être Marthe et Marie, les deux ! Marie, qui Le contemple sans cesse, Marthe, qui travaille sans cesse pour qu'Il règne dans tous les cœurs » :

« Entre dans l'épaisseur de la contemplation, me disait-elle, il n'y a pas de plus grand bonheur ». « Sois heureuse dans l'Aimé ! » Une autre de ses exclamations.

VIVRE

Amalia était une personne gaie, ouverte, communicative... Elle savait se réjouir et communiquer sa joie dans les rencontres communautaires. Sa vie intense de travail ne l'empêchait pas d'assister régulièrement aux récréations avec les Sœurs. Elle avait le don de communiquer et d'animer. Elle nous faisait passer de bons moments confirmant les Sœurs qui vécurent avec elle.

« Je me souviendrais toujours, témoigne une autre sœur, des entrevues avec elle. Je sortais toujours avec un nouveau courage pour suivre Jésus. Elle transmettait l'amour qu'elle avait... Mais aussi, elle demandait de se donner sans mesure, avec générosité, et un amour sans limites... ».

Elle sut s'adapter aux changements dans la vie religieuse, après le Concile Vatican II. Nous lisons dans un fragment d'une lettre de mars 1977 à sa sœur Pilar, (María Concepción) elle aussi religieuse des Sacrés-Cœurs, les motifs qui la poussaient à vivre dans une petite communauté :

« Toutes ces conférences dans lesquelles on te dit que la vie religieuse doit être basée sur une communauté fraternelle et dialoguante, que la prière doit être partagée, que nous devons donner un témoignage de joie et d'union... je m'angoisse vraiment, parce que j'en suis totalement incapable, de commenter l'Évangile avec un petit groupe, de me communiquer sur des thèmes des vœux et de vivre une consécration et de me donner non extérieurement par une Règle mathématique, mais sinon dans un amour profond à tes sœurs. Et beaucoup d'autres choses que, si je te dis, je n'en finis pas... Et si l'Église le propose et le conseille, il semble que le salut de la vie religieuse viendra par là, parce que les vocations futures et mêmes actuelles, les changements de temps exigent que nous nous aidions les unes les autres comme Sœurs... Nous devons organiser une vie différente... Tu me diras : où veux-tu en venir avec tout cela ? Je vais te le dire. Je vois très clairement tout ce que je suis en train de te dire : il faut sauver la Congrégation, et montrer des communautés ouvertes, gaies, accueillantes, qui prient et se préoccupent du prochain... Des communautés pauvres qui vivent de leur travail et que les gens ne les voient pas (même si ce n'est pas vrai) comme de grandes propriétaires avec toutes sortes de biens, dont tous les besoins sont satisfaits.

Amalia Cubillo

Contempler, vivre, annoncer...

Oui Pili, tu me connais, et je ne peux me résigner. J'aime beaucoup ma Congrégation et je suis en train de penser faire une expérience, c'est pour cela que je t'écris, pour que tu pries pour moi. Ne t'impressionne pas. J'ai parlé avec María Paloma, María Dolores et le Conseil, je suis dans une union totale avec elles. Et je leur suis très reconnaissante parce qu'elle me comprennent. Je suis heureuse avec beaucoup d'illusion comme toujours. J'aime mon Jésus de toute mon âme et je veux lui donner ce qui me reste à vivre, et partager ma vie avec celles qui sentent la même inquiétude. Disposée à donner un témoignage de pauvreté et de simplicité sans quitter l'emploi dans lequel Dieu m'a mise, mais unie à une vie plus fraternelle, avec un petit groupe parmi celles qui ressentent aussi ce besoin ».

Amalia a vécu en petites communautés, à Barcelone et Madrid, pendant quelques années. Elle s'est mise à cette nouvelle forme de vie avec enthousiasme : elle a participé comme les autres, à toutes les occupations domestiques, et a partagé la prière et la vie fraternelle avec joie.

Elle avait déjà 80 ans quand on l'envoya dans la communauté de El Paraíso. Là, d'après le témoignage des Sœurs, lors de sa mort, elle continua d'aider et de participer de toute son âme à la vie fraternelle.

ANNONCER

Toute sa vie, Amalia eut la préoccupation de propager le Royaume... Nous la voyons jeune professe enthousiasmer les élèves pour l'amour du Cœur de Jésus. Dans la prison, elle s'est faite amie d'une femme condamnée pour des crimes, elle lui a parlé avec tellement d'onction, de la miséricorde du Seigneur, que cette femme promit de changer de vie. Une autre jeune, María Luz, lui dit que si elle sortait de la prison, elle entrerait dans sa Congrégation.

Nommée Supérieure après la guerre civile, elle fut toujours directrice du collège et encouragea les élèves sur le chemin de l'amour. Elle s'est occupée aussi avec beaucoup d'enthousiasme de l'Association des anciennes élèves, de leurs familles, du Secrétariat de l'Adoration nocturne... Elle se préoccupait beaucoup du culte de son Seigneur. Elle forma un chœur de religieuses et un autre d'élèves qu'elle dirigeait elle-même, elle avait un talent de musicienne.

Provinciale, fondatrice de plusieurs maisons, sa préoccupation était que la communauté vive avec enthousiasme notre mission de propager l'amour des Sacrés-Cœurs.

La quantité et la qualité des œuvres éducatives de la Congrégation qu'elle entreprit lui valurent une décoration du Ministère de l'Education : le lien d' « Alphonse X le Sage ». A la cérémonie de réception elle prononça ces paroles : « Adveniat regnum tuum » est la consigne primordiale dans notre Congrégation des Sacrés-Cœurs. Si nous ouvrons des collèges et des écoles, si nous allons à la recherche des âmes pour l'apostolat, si nous nous dédions à des œuvres de bienfaisance, toujours nous cherchons le Royaume de Dieu, la gloire des Sacrés-Cœurs. C'est le but qu'on m'exige en m'imposant le lien d'Alphonse X le Sage, et qui s'unit au bel idéal de ma vocation religieuse ».

Et je m'arrête maintenant sur ses dernières années qu'elle consacra avec tant de générosité à la cause des pauvres. Tous les après-midis elle avait programmée une visite. Elle sortait sans se préoccuper du mauvais temps, de la pluie ou du froid. Elle arrivait dans les maisons avec beaucoup de tendresse et passait des heures avec la personne qu'elle visitait, lui démontrant amour et lui disant des paroles de courage en même temps qu'elle lui parlait de l'amour de Jésus. Parmi ses malades, je me souviens spécialement d'une paralytique, Rosario, qui vivait en dehors de Madrid avec sa mère déjà très âgée... Il lui fallait deux heures pour arriver jusque là, et presque toujours, elle allait chargée, car elle leur apportait des gourmandises ou quelque chose dont elles avaient besoin, elles étaient très pauvres. Elle leur a rendu visite pendant des

Amalia Cubillo

Contempler, vivre, annoncer...

années ; pour Rosario elle organisa un voyage à Lourdes ; elle nous les a amenées un été au Paraíso, une autre fois à El Escorial, toujours pleine d'attention à son égard...

Elle avait déjà plus de 94 ans quand ses Supérieures lui supprimèrent ses sorties à cause de sa faiblesse physique. A partir de ce moment elle se consacra à étendre le Règne de Dieu avec ses adorations et par l'offrande de ses infirmités, mais son enthousiasme ne se relâcha jamais. Elle priait et lisait avec une grande loupe, assistait à toutes les prières de la communauté jusqu'aux derniers mois, et quand elle ne pouvait plus le faire, elle a demandé à la sœur qui la soignait de bien vouloir prier avec elle et qu'elle lise.

Troisième partie : le chemin de l'Amour

« Que ton Règne vienne » (Mat 6, 10) règne d'amour, de paix, de proximité. Cette demande du Notre Père fut le phare qui a guidé la vie d'Amalia depuis son enfance. « Tout pour qu'Il règne », était sa phrase préférée, l'étoile qui guidait son chemin.

« Parce que Dieu est Amour » (1 Jn 4, 8) : certitude qui l'a toujours soutenue dans sa vie si mouvementée, pendant les jours angoissants de la prison, dans les fondations parfois si difficiles, pendant ses derniers mois quand elle voyait en toute lucidité ses forces décliner et qu'arrivait la fin.

« ... et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et Samarie, et jusqu'aux confins de la terre » (Actes 1, 8). Ces paroles étaient l'impulsion forte de sa vie apostolique... Son Seigneur connu et aimé par tous les hommes...

« Il nous est bon d'être ici » (Mat 17, 4) : Amalia exprimait par ces paroles son bonheur d'appartenir à la Congrégation et aussi la joie de la vie fraternelle.

Ses Psaumes préférés étaient le 118, éloge à la Parole. « La Parole est lumière pour mes pas » et le Ps 22 : « Le Seigneur est mon Pasteur, je ne manque de rien », qui montrent sa foi et sa confiance...

Jérémie 15, 16 : « Quand tes paroles se présentaient, je les dévorais : ta parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur. Car c'est ton Nom que je portais ». Ces paroles nous montrent son amour de l'Évangile qui guidait ses pas et comblait son cœur.

En terminant ce rapport sur Amalia me vient cette question : comment je vis, moi, cet amour passionné pour les Sacrés-Cœurs ?

Notre mission : « contempler, vivre, annoncer au monde l'amour de Dieu incarné en Jésus » nous porte tous à travailler avec passion, à vivre dans l'amour, à contempler chaque jour le Seigneur dans l'Eucharistie. Comment réalisons-nous cet engagement ?

Enfants des Sacrés-Cœurs, portés par vocation à proclamer l'amour, nous pouvons nous poser cette question, après avoir lu ce témoignage. Comment agit Dieu dans notre vie pour que nous puissions proclamer sa miséricorde ? Au cours de la longue vie d'Amalia, la société, l'Église et la vie consacrée ont subi de grandes transformations. Elle sut s'adapter aux changements mais en maintenant toujours les racines profondes de son engagement : sa pauvreté, son obéissance, son temps profond d'adoration, la prière de l'Office divin... Dans ses dernières années elle disait aussi l'office de lectures, son amour à la Vierge...

Je vais laisser les dernières paroles de ce témoignage à notre Supérieure générale, Jeanne, qui à la mort d'Amalia écrivit à la communauté ces quelques lignes :

« De tout cœur, je m'unis à la douleur de la séparation mais aussi à la joie de l'action de grâces pour avoir eu le bonheur de croiser dans le chemin de nos vies une Sœur comme Amalia ».